

DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

EXILS ET MIGRATIONS (DEUXIÈME VOLET)

Élizabeth Vlieghe
Enseignante retraitée

Voici donc le deuxième volet de ce réseau qui comprend des ouvrages à destination de tous les âges, ainsi que des films récents. Je renvoie au numéro précédent de la revue en ce qui concerne les pistes pédagogiques.

Cette chronique sera la dernière de la revue sous cette forme. Nous nous retrouverons désormais deux fois par an sur le site de *Recherches* pour des « Coups de cœur » liés à l'actualité du livre pour la jeunesse ainsi que des compléments aux réseaux déjà proposés. Je vous remercie de m'avoir lue durant toutes ces années.

L'Extraordinaire Voyage du chat de Mossoul raconté par lui-même, Élise Fontenaille, illustrations de Sandrine Thommen, Hors-série Giboulées, Gallimard Jeunesse, 2018.

Le plus extraordinaire dans cette histoire est sans doute qu'elle soit authentique, même si l'auteure a modifié les prénoms et quelques détails, ne

serait-ce qu'en faisant de Habibi le narrateur ! Ce magnifique chat blanc vivait heureux à Mossoul, aux côtés de Samarkand et de ses quatre filles Zora, Lamia, Fatima et Zineb. Tout bascule lorsque les soldats de Daech envahissent la ville et imposent leur loi. L'ex-institutrice, veuve, décide donc de fuir. Non seulement Habibi fait partie du voyage, mais c'est lui qui raconte leur long périple en voiture, à pied, puis dans un canot surchargé, d'Irak jusqu'à l'île de Lesbos. Mais à ce moment-là, il s'égare et ne retrouve plus sa famille, prise en charge par une association humanitaire. Recueilli par Hannah, qui le confiera ensuite à Thomas, un jeune médecin berlinois, Habibi finira par retrouver ses maîtresses installées en Norvège, à Bergen.

Le choix du narrateur animal, un peu imbu de lui-même parfois, permet à l'auteure d'évoquer d'une manière plus légère l'abandon de tout ce que l'on possède, pour fuir une réalité insupportable. Ce faisant, elle s'adresse aux plus jeunes, sans pathos. Même s'il n'est pas sans obstacles ni danger, le voyage est présenté comme se déroulant sous une bonne étoile. La séparation de l'animal et de la famille constitue l'évènement le plus tragique, symbolique de tous les déchirements vécus par ceux qui s'exilent. Les retrouvailles sont émouvantes ; déjà habituées au relief et à la neige, les jeunes filles rassurent Habibi. C'est lui qui établit le bilan : certes, Bergen n'est pas Mossoul, mais les filles y sont libres d'aller à l'école, de s'habiller comme elles veulent et leur mère régale ses nouveaux concitoyens de sa délicieuse cuisine irakienne. Un album aux illustrations douces et simples, rendant hommage à tous les migrants irakiens et à ceux qui les ont aidés. Il pourrait figurer dans un réseau « Narrateur animal », bien sûr.

***Partir, Francesca Sanna, Gallimard Jeunesse, 2016*¹.**

Quitte-t-on son pays et ses racines par plaisir ? À tous ceux qui le penseraient, cet album, proposé aux plus jeunes, mais potentiellement destiné à un public plus large, confirme que prendre la fuite face à la guerre est une question de survie, un acte de courage. La narratrice, de milieu aisé et cultivé, vivait heureuse avec ses parents et son frère lorsque la guerre fut déclarée, semant le désespoir et le chaos. Son mari étant mort, la mère décide de fuir avec ses enfants vers un autre continent où leurs vies ne seront plus menacées. Commence alors un long et dangereux périple dont les images aux couleurs de plus en plus sombres traduisent les multiples embûches ; les moyens de transport varient au fil du chemin jusqu'à la frontière où les fugitifs arrivent face à un mur, exténués et de plus en plus

1. Cet ouvrage a déjà été présenté dans le numéro 65 (2016) de *Recherches* dans le cadre d'un réseau autour de l'album.

démunis. Les enfants, terrorisés par les gardes monstrueux, se blottissent dans les bras de leur mère, forte et rassurante, qui attend la nuit pour pleurer. Contre une importante somme d'argent, un passeur, tel un ogre, leur fait franchir le mur et les mène à la mer où ils pourront s'entasser sur un bateau, avant de débarquer sur la terre ferme ; il leur faut encore continuer ce voyage interminable, tels ces oiseaux migrateurs que la fillette envie, car eux ne connaissent pas les frontières... Nul nom de pays, même si les dessins évoquent l'Orient et l'Europe, pas de noms de personnages : cette histoire confine à l'universel ; elle raconte sans pathos, de façon symbolique et extrêmement sensible, le déchirement de l'exil, la peur liée à la fuite et l'espoir de vivre dans un endroit en paix. Révélant souvent ce que le texte ne dit pas, les illustrations traduisent admirablement bien les sentiments éprouvés par les personnages : claires et lumineuses, sombres ou cauchemardesques, toutes en rondeurs quand il s'agit de la cellule familiale, pointues et acérées quand il s'agit des ennemis. Lorsque la situation s'améliore et que l'espoir renaît, on retrouve, atténués, les verts et rouges du début. Un album essentiel pour parler des réfugiés aux plus jeunes, qui confirme qu'*Eux c'est nous*, pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif, illustré par Serge Bloch (Les Éditions Jeunesse avec les réfugiés, 2015). Au cœur de l'actualité, il est d'autant plus précieux qu'il est le premier réalisé par une très jeune auteure-illustratrice italienne. Il témoigne avec force et vérité de l'expérience de cette jeune femme : comme elle le raconte en fin d'ouvrage, elle rend compte ainsi, grâce à son art, de sa rencontre avec deux jeunes réfugiées.

***La Tarte aux escargots*, Brigitte Smadja, Neuf, École des loisirs, 1995.**

Orpheline de père, Lili a dû quitter Tunis pour Paris avec Mina, sa mère, et ses deux jeunes frères, Vanni et Renzi. Âgée de dix ans, elle vient d'être admise en sixième au lycée Jules Ferry où elle côtoie des filles, telles Laetitia ou Irène, issues d'un milieu très différent du sien. Elle s'efforce de comprendre les habitudes alimentaires françaises et de décoder des expressions très étranges, comme « J'en donnerais ma main à couper ». Désireuse de s'intégrer et d'épater ses camarades qui vivent près du Parc Monceau, Lili invente des histoires merveilleuses sur la rue de la Goutte d'Or où elle habite. Elle aimerait participer à la chorale, rêve d'avoir de beaux habits plutôt que ceux fournis par la mairie et se détourne ainsi de Luisa qui porte les mêmes. Mais elle est rattrapée par ses affabulations et sa condition : ne possédant pas les bons codes sociaux, elle est humiliée lors d'une fête et noue enfin une amitié solide avec Luisa, dont le père a été assassiné par les fascistes espagnols à la solde de Franco. Pauvre et immigrée comme elle, celle-ci est cependant fière de ses origines.

Ce récit, qui se déroule en 1965, permettra de rappeler aux élèves que l'immigration, économique ou politique, ne date pas d'hier et qu'il n'est pas toujours facile de s'intégrer malgré le désir qu'on en a. Lili comme Luisa compensent leur pauvreté et leur différence culturelle par leur excellence scolaire. On retrouvera le personnage de Lili, sans doute imprégné des souvenirs de l'auteure, au sein d'un autre récit, *Le Cabanon de l'oncle Jo* (même éditeur, 1996) et dans une pièce de théâtre, *Bleu Blanc Gris* (*idem*, 2002).

Le Jeu des sept cailloux, Dominique Sampiero, illustrations de Zaiü, Lampe de poche, Grasset Jeunesse, 2010.

Ce n'est pas parce qu'elle erre dans les rues de Rouen en parlant toute seule que Larissa est folle. Non, cette jeune femme vêtue de rouge, qui en réalité parle à l'enfant qu'elle porte dans son ventre, est arrivée de Tchétchénie, où elle a dû, hélas, laisser sa mère, avec son mari Sidik et ses enfants Chamil, Mansour et Malika ; ils ont fui la guerre et ses horreurs pour demander asile à la France. Larissa raconte au futur bébé (en italique dans le texte) sa vie « là-bas », souvenirs heureux et nostalgiques, mais également emplis d'horreur ; elle lui parle également d'« ici », pas aussi sympathique qu'elle aurait pu l'espérer, car obtenir un toit, des papiers, des regards chaleureux, bref une vie digne, représente un combat de chaque instant à l'issue plus qu'incertaine. Mais Larissa garde la tête haute et l'espoir que les loups qui, là-bas, dévorent même les cailloux, ne viendront jamais jusqu'ici. Les illustrations superbes donnent toute sa force au texte poétique et émouvant de l'auteur connu pour ses engagements. Comme l'explique la postface du Collectif solidarité antiraciste et pour l'égalité de St-Étienne-du-Rouvray en lien avec RESF Rouen, cette histoire n'est pas une fiction. La famille de Larissa n'a obtenu le droit de déposer une demande d'asile, après un premier refus, que grâce à la mobilisation de plusieurs associations. Ce récit très fort et très beau permettra d'aborder avec les plus jeunes les multiples difficultés rencontrées par les réfugiés et les demandeurs d'asile, tout en mettant en avant la notion d'espoir, symbolisé par le prénom de l'enfant à naître, car Cédà signifie « Étoile » en tchéchène.

Toute seule loin de Samarcande, Béa Deru-Renard, Médium, École des loisirs, 2011.

Regina, 14 ans, se retrouve seule sur la place d'une petite ville d'Europe, sans doute en Allemagne. La passeuse qui lui a fourni de faux papiers (elle est devenue Anya, 16 ans) et l'a prise en charge à Moscou l'a abandonnée là, après avoir gardé l'argent que la mère de la jeune fille lui avait confié pour elle. Afin de ne pas devenir folle de douleur et d'angoisse, Regina se remémore son passé, d'où elle vient, de sa famille, afin de ne pas

être qu'une réfugiée perdue et désespérée. D'origine arménienne, sa famille a fui la Turquie et le génocide pour s'installer en Ouzbékistan. Russophones, chrétiens orthodoxes bien intégrés, elle et ses parents vivent tout d'abord dans un petit village avec le grand-père paternel Takvor, puis le quittent pour rejoindre les grands-parents maternels à Samarcande. Pour Regina, la douleur de la séparation est atténuée dans la mesure où sa meilleure amie Layla, Ouzbeke et musulmane, l'y rejoint, ainsi que son grand frère Roustam dont elle est secrètement amoureuse. Mais la situation politique est en train de basculer : depuis la chute du mur et l'éclatement de l'URSS, le pays a proclamé son indépendance, un dictateur a pris le pouvoir, le nationalisme s'exacerbe et toute une catégorie de population devient indésirable. Le père de la narratrice perd son travail, puis se fait assassiner sous ses yeux alors qu'elle-même est gravement blessée après avoir été rouée de coups. Sa mère décide alors de fuir vers l'Europe ; rongée par la culpabilité, car elle se sent responsable de la mort de son père, anéantie par le chagrin de quitter tous ceux qu'elle aime, Regina se résigne à entamer un périlleux voyage au cours duquel elle côtoiera d'autres fugitifs aux histoires tout aussi douloureuses voire plus effrayantes que la sienne. Présent et passé s'entremêlent donc avec émotion, la jeune fille finissant par comprendre et admettre le sacrifice de sa mère et par retrouver espoir face à la bonté d'une boulangère.

Regina est certes un personnage de fiction, mais nourri d'êtres bien vivants, ceux-là : son histoire est celle de nombreux demandeurs d'asile que l'auteure a rencontrés, qu'ils viennent de Samarcande, d'Afrique ou d'ailleurs. Que deviendra Regina ? L'auteure émet des hypothèses ; chaque jeune exilé doit un jour effectuer des choix : rester dans le pays d'accueil, repartir... En ce qui concerne Regina, en 2011, il ne semblait guère possible qu'elle puisse vivre librement dans son pays d'origine et elle ne pouvait que rêver de jours meilleurs ; depuis l'élection d'un nouveau président fin 2016, ce rêve pourrait devenir réalité, aux lecteurs d'imaginer...

Le Temps des miracles, Anne-Laure Bondoux, Bayard, 2009.

Blaise Fortune, citoyen de la République française, fils de Jeanne Fortune habitant le Mont Saint-Michel, a été recueilli bébé par Gloria Bohème suite au déraillement d'un train. Mais la jeune femme russe doit quitter le Caucase ravagé par une guerre d'indépendance qui voit s'affronter Abkhazes, Tchétchènes et Géorgiens. Commence alors pour elle et le petit garçon, rebaptisé Koumaïl, une longue errance à travers l'Europe qui durera plusieurs années avant que celui-ci n'arrive en France, âgé de 12 ans, seul et désespéré ; il sera considéré comme mineur étranger isolé, placé en foyer et finalement déclaré citoyen français à 18 ans. L'histoire de Blaise/Koumaïl et de Gloria est une histoire d'amour, celle d'une femme jeune mais déjà malade, prête à tout pour protéger un enfant, puis lui offrir la liberté et la

sécurité au pays de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Elle a su insuffler à son protégé confiance et joie de vivre, malgré toutes les vicissitudes rencontrées, même si parfois celui-ci est sûr d'avoir chopé « un désespoir » comme on attrape des parasites. Car chaque étape de leur long voyage, si elle est parsemée de rencontres parfois agréables, voire salvatrices, permettant à de solides amitiés de se nouer, s'achève irrémédiablement par des séparations déchirantes, sans compter les trahisons. Devenu adulte, Blaise se replonge dans ce passé à la fois chaleureux et douloureux durant lequel il s'est répété à l'envi le récit de ses origines, s'entraînant à parler français et apprenant par cœur l'atlas vert qui lui sert de référence à tout instant. Il n'a oublié aucun des adultes ou des enfants côtoyés, qu'il décrit avec sa naïveté retrouvée. Et parmi eux, évidemment, sa mère adoptive, qu'il n'a de cesse de retrouver alors qu'il a fait le deuil de sa mère française. Deux ans de recherches acharnées le conduiront de nouveau à Tbilissi où il reverra enfin Gloria Vassilievna Dabaïeva qui lui racontera alors une nouvelle version de son histoire.

Un récit extrêmement émouvant et revigorant, plein d'espoir et de chaleur, malgré le contexte de fuite perpétuelle des deux héros. Gloria a su faire de Blaise un résilient. La maturité et la naïveté de ce garçon attachant se marient harmonieusement. Même si le langage semble souvent trop élaboré dans la bouche d'un enfant (c'est en fait l'adulte qui parle), il reste accessible et bien souvent humoristique, car l'auteure a le sens des formules qui nous font sourire. Elle a consacré un site particulier à cet ouvrage².

Tu peux pas rester là, Jean-Paul Nozière, Roman, Thierry Magnier, 2008.

Les ordres sont venus d'en haut : il faut faire du chiffre. Aussi l'adjudant Antoine Berlac s'apprête-t-il à expulser de Sponge, petite ville tranquille, six Chinois sans papiers, dont la petite Mei, dix ans, et sa mère Hua. Arrivées illégalement en France six ans auparavant, elles se sont pourtant intégrées sans problème : Mei est la meilleure élève de sa classe de CM1 ; sa mère, discrète et courageuse, fabrique des pantalons à longueur de semaine afin de rembourser les 12 000 euros de dettes contractées auprès des « cousins » chinois. Malgré leur condition plus que modeste, Mei respire la joie de vivre, inséparable de ses amoureux Léo Jeunet et Tom Pérिता. Les deux amis sont tellement révoltés à l'idée qu'elle soit devenue une OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français) qu'ils sont prêts à la suivre jusqu'en Chine s'il le faut. En attendant, même si Berlac invoque le respect

2. <http://letempsdesmiracles.bondoux.net/index.html>

de la loi ou que le père Jeunet trouve qu'il y a trop de « chinetoques » autour d'eux, la résistance s'organise, fomentée tout d'abord par Mei elle-même, si jeune mais si mure et déterminée. Elle peut en outre compter sur Vic le dingue, un ancien libraire devenu SDF, que les enfants côtoient régulièrement. L'arrestation prévue au cours de la fête chinoise de la lune tourne court, car tous se sont mobilisés, « tous sont des Chinois OQTF ». À noter : J.-P. Nozière s'est refusé à trancher entre fin heureuse ou malheureuse. Malgré la générosité des personnages, qu'il s'agisse de la directrice de l'école, Ève Logane, des vieux voisins Jacqueline et Marc Desio et de tout le quartier, on ne peut exclure que, finalement, Hue et sa fille ne soient expulsées. Ni que le brigadier-chef Maxime Perita, ayant hébergé Mei chez lui et refusant d'obéir aux ordres, ne soit sanctionné ou obligé de démissionner...

Un récit simple, sans pathos qui met en valeur le paradoxe consistant à renvoyer des « clandestins » dans leur pays alors qu'ils travaillent, ont un logement, vont à l'école, tout en laissant prospérer les passeurs et les employeurs qui les exploitent. Certaines situations ne sont pas sans rappeler l'esprit qui anime le film de Romain Goupil (cf. ci-dessous).

La Traversée, Jean-Christophe Tixier, Rageot, 2015.

Le récit démarre en pleine tempête : plusieurs dizaines de migrants, beaucoup trop, écopent, ballotés par les flots ; soudain, c'est le naufrage, la panique, les tentatives désespérées pour échapper à la noyade. Sam, alias Seyba, 17 ans, a été propulsé capitaine de cette embarcation de fortune, car fils de pêcheur ayant quelques rudiments de navigation. Il tente à présent de survivre, accroché à la coque du navire retourné, rassurant la petite Nafî, 9 ans, qui vient de perdre sa mère et son petit frère. Au fil des heures qui passent, dans l'attente d'un hypothétique secours, Sam se souvient de son départ et de tous ceux qu'il a rencontrés au cours de ce périple épuisant et dangereux. Déterminé à connaître un avenir meilleur, même si ça le peine d'abandonner sa petite sœur Meïssa et les jumeaux, il a volé l'argent sale que son grand frère Fodé donne chaque mois à sa famille, pour financer son voyage et celui de son ami, Youssou. Mais ce dernier a renoncé au dernier moment. Dans le pick-up, Sam fait la connaissance de Thiame, qui fuit un mariage forcé ; il la défend contre la convoitise des passeurs et ils affrontent la suite du « voyage » ensemble : marche forcée pour passer la frontière, trajets épuisants en 4x4 avant d'être lâchés dans Tripoli ; ils se cachent dans une cave au milieu d'autres migrants, dont Samory, malade, qui y croupit depuis vingt-trois mois. Arrêtés et parqués dans des camps séparés, les jeunes gens communiquent grâce à Sekou, un orphelin de 8 ans qui se faufile partout. À la fois conseillé et exploité par Kenjo, Sam réussit à travailler et à gagner de quoi payer son embarquement.

Avec beaucoup de simplicité, sans pathos, l'auteur cerne l'essentiel des problèmes. Sam et ses compagnons d'infortune prennent tous les risques dans l'espoir d'une vie meilleure ; devenus la proie de passeurs violents qui les maltraitent et les dépouillent, emprisonnés en Lybie où certains travaillent comme des esclaves, dans le meilleur des cas, ils embarquent sur des bateaux vétustes et surchargés. Parfois, hélas, dans l'adversité, les migrants eux-mêmes deviennent les bourreaux de leurs compagnons d'infortune. Les pensées et les souvenirs de Sam dérivent au gré des flots : le présent tragique est entrecoupé de retours en arrière nostalgiques permettant au lecteur de reconstituer l'histoire du héros. Les survivants épuisés aperçoivent enfin un navire... À l'instar de J-P. Nozière (cf. ci-dessus), l'auteur laisse planer l'incertitude : le lecteur ne saura pas s'il s'agit de garde-côtes italiens, auquel cas les naufragés seront pris en charge, sinon les malheureux seront renvoyés en camp d'internement. Tel est le destin de ces désespérés qui « ignorent de quoi la minute suivante de leur vie sera faite », conclut l'auteur, justifiant ainsi cette fin pleine d'incertitude. En fin d'ouvrage, quelques références de films, livres et BD sur le sujet.

Refuges, Annelise Heurtier, Casterman, 2015.

Quiconque suit l'actualité a entendu parler de Lampedusa, île paradisiaque située au sud de l'Italie, sur les côtes de laquelle viennent s'échouer des canots remplis de réfugiés venus de la corne de l'Afrique, souvent plus morts que vifs (voir ci-dessous le documentaire de G. Rosi). Mais à 17 ans, Mila, qui n'a plus mis les pieds sur cette île du Salut depuis six ans, semble ignorer tout cela. Affectée par le décès de Manuele, son petit frère, elle s'est réfugiée dans son monde, évitant de trop côtoyer ses parents, notamment sa mère, enfermée dans sa douleur. Aller, en compagnie de la charmante Paola, à la découverte de l'île qui avait enchanté son enfance avant le drame lui semble un bon dérivatif. Être confrontée à l'horreur que vivent les Érythréens lui permettra de s'ouvrir et de grandir. Des voix (à la première personne, en italique) viennent se mêler au récit des vacances de Mila, celles de trois filles et de cinq garçons, originaires d'Érythrée : âgés de 14 à 22 ans, ils ont pris tous les risques et connu les pires tourments pour se retrouver finalement à bord d'un zodiac dérivant vers l'île. Un capitaine de chalutier courageux viendra porter secours aux trois survivants, inconscients...

Situé en 2006, le récit met l'accent sur la situation épouvantable de l'Érythrée, véritable dictature qui tue sa population à petit feu, lui imposant un service d'état qui dure trente ans, endoctrinant les plus faibles, arrêtant et torturant les opposants, etc. Les jeunes les plus téméraires tentent de s'enfuir, déterminés à connaître un sort meilleur. Face à cette tragédie, l'Italie a promulgué la loi Bossi-Fini, au mépris de plusieurs lois et

conventions internationales, sanctionnant ceux qui portent secours aux naufragés, tel le père d'Ugo, condamné pour aide à l'immigration clandestine. Un récit engagé et émouvant, se terminant néanmoins sur une note d'espoir : à la « renaissance » de Mila et à sa prise de conscience correspond le sauvetage de trois vies et d'une quatrième en devenir, celle du bébé porté par Saafiya, sur la voix duquel se clôt le roman.

***Une caravane en hiver*, Benoît Séverac, Syros, 2018³.**

Fils de « bonne famille », Arthur, lycéen âgé de 16 ans, fêru de rugby, est-il en train de basculer du mauvais côté ? C'est ce que se demandent sérieusement Mireille et Étienne Hacquard en constatant que les notes de leur fils chutent, qu'il a vidé son livret A et même qu'il leur dérobe de l'argent. Mais le détective qu'ils ont embauché leur raconte une tout autre histoire : ayant été témoin de l'agression d'Adnan, un réfugié syrien de son âge vivant dans une caravane avec Nooda, sa mère malade, Arthur leur apporte régulièrement nourriture et médicaments. Face à la détermination de leur fils, les parents, surtout Mireille, décident de prendre le relais et d'aider les deux réfugiés, notamment en faisant en sorte que leur ami médecin, Christian Zamparutti, soigne Nooda. Les préjugés finissent par s'estomper et des liens solides se nouent. Le récit bascule alors dans une intrigue digne d'un roman d'espionnage, lorsque Nooda disparaît brutalement et que les deux adolescents se mettent en danger pour la retrouver. Bien que se revendiquant de la fiction et de tous ses artifices, comme en témoignent la course poursuite finale ou le mariage de Nooda et de Christian, ce roman solidement documenté s'appuie sur une réalité qui touchera les adolescents : les parents d'Adnan sont des intellectuels, opposants connus au régime de Bachar-el-Assad, lequel n'hésite pas à envoyer en France des agents à sa solde pour traquer les résistants. Une fois son mari assassiné, Nooda a fui le pays, connaissant le parcours, hélas tristement classique, de tous les exilés : embarquement sur un canot fragile et surchargé, racket, passeurs qui confisquent les passeports, internement dans des camps. Mais elle a décidé de continuer à servir la cause de l'opposition, en secret, ce que son fils, qui croyait tout savoir d'elle, lui pardonnera difficilement. L'amitié indéfectible unissant les deux garçons reste le fil rouge du récit et elle en remonte aux adultes, parfois frileux ou aveuglés par leurs préjugés, tels Étienne au début. Tout en dénonçant le sort réservé aux réfugiés syriens que l'on cherche à

3. Un autre roman de l'auteur, *Little sister*, a été présenté dans le n° 66 de *Recherches* (2017), « Terrorisme, volet 1 ».

déloger des HLM voués à la destruction qu'ils squattent, l'auteur insiste sur les solidarités possibles et mise sur l'entraide.

***La fille qui n'existait pas*, Natalie C. Anderson, traduit de l'anglais (États-Unis) par Julie Lafon, PKJ, 2018.**

La narratrice, Tina, âgée de 16 ans, fait partie d'un gang depuis l'assassinat de sa mère cinq ans plus tôt. Elle vit dans une rue de Sangui, au Kenya, et se targue d'être une voleuse hors pair. Toujours sur ses gardes et ne se fiant qu'aux règles qu'elle se fixe, elle éprouve une vive affection vis-à-vis de sa demi-sœur Kiki, placée chez les sœurs, à laquelle elle rend visite chaque semaine, ainsi qu'une haine immense vis-à-vis de M. Greyhill, ex-employeur et meurtrier de sa mère. Aussi, quand M. Omoko, le chef des Goondas, lui ordonne de voler des données informatiques chez le riche homme d'affaires, elle jubile à l'idée de pouvoir se venger. Mais elle est surprise par Michael Greyhill, avec lequel elle a grandi : il lui rappelle leur amitié et tente de la convaincre que son père est innocent. Les deux jeunes gens, aidés de Skinny, un geek ami de Tina, se lancent alors dans une dangereuse enquête qui va bouleverser toutes les certitudes de la jeune fille. Tina replonge en effet dans le passé congolais de sa mère, le sien et découvre ses origines.

Il s'agit d'un roman qui tranche par rapport à la production actuelle pour les adolescents et jeunes adultes, en ce sens qu'il dévoile aux lecteurs une réalité africaine qu'ils connaissent souvent peu : le récit, fictif certes, mais sérieusement documenté (l'auteure a nourri son intrigue d'expériences concrètes vécues en Afrique), leur fera prendre conscience que la majeure partie des réfugiés africains se dirige d'abord et avant tout vers les pays proches et leur en fera comprendre les motifs. En retournant dans son village natal situé en République Démocratique du Congo (ex-Zaïre), Tina découvrira les fondements de son histoire et les raisons qui ont fait d'elle et d'Anju, sa mère, des réfugiées. Le roman dépeint de façon saisissante, voire très dure, ce qui contraint les populations à fuir leur pays en guerre où les pires exactions sont commises, notamment vis-à-vis des femmes et des enfants : viols comme arme de guerre, corruption, trafics en tout genre, milices exerçant une violence sanguinaire en toute impunité, enfants enrôlés comme soldats, populations réduites en esclavage dans les mines, tout cela au nom de l'argent et du pouvoir qu'il confère. Un récit sans didactisme qui se lit d'une traite.

Enfin, me sont revenus en mémoire quelques ouvrages plus anciens que j'ai beaucoup exploités à l'époque, épuisés parfois, que l'on trouvera néanmoins d'occasion ou en médiathèque. Ils prouvent, s'il en était besoin,

que les auteurs pour la jeunesse, du moins certains, n'ont jamais hésité à évoquer les grands problèmes du monde contemporain à travers la fiction.

Quitter son pays, Marie-Christine Helgerson, Castor Poche Flammarion, 1981 (dernière édition : 2010).

La famille Xiong fuit la guerre qui ravage le Laos. Tsi, Niam et leurs quatre enfants entament un long périple à pied, au cours duquel le bébé Pao meurt noyé dans le Mékong. Affamés, terrorisés et épuisés, ils arrivent dans un camp en Thaïlande, au sein duquel ils resteront parqués durant plusieurs mois, avant de connaître une nouvelle vie en France, où se sont implantées d'autres familles Hmongs. Récit qui m'avait beaucoup marquée à l'époque : rédigé au présent, court mais percutant, il décrit avec réalisme l'éprouvante odyssee des réfugiés asiatiques de cette époque.

Les évadés du bout du monde, Romain Slocombe, Croche Patte, Syros, 1987.

Même contexte, ou presque, pour ce très court roman, rédigé au présent, dans un style simple et efficace. Octobre 1972 : la guerre du Vietnam touche à sa fin ; Jean-Marc Vernet, un jeune reporter photographe de 27 ans travaillant pour l'AFP, fait la connaissance de Srieng, une petite fille Mnong, et de sa famille. Trois ans plus tard, le jeune homme retrouve la fillette, blessée, au camp de Maï Rut en Thaïlande et décide de la faire venir en France ainsi que sa famille. Entre temps, ces montagnards du Vietnam auront connu toutes les souffrances liées aux conséquences de la guerre, notamment à la chute de Saïgon ; ils ont fait partie des boat-people sillonnant la mer de Chine avec l'espoir de trouver refuge dans les pays voisins. Magnifiques illustrations en noir et blanc de l'auteur.

Moi, Félix, 10 ans, sans papiers ; Moi, Félix, 11 ans, français de papier ; Moi, Félix, 12 ans, sans frontières, Marc Cantin, Milan Poche Junior, 2000, 2003, 2003 (rééditions 2015, 2016, 2017).

Arrivés clandestinement de Côte d'Ivoire, Félix, sa mère, son grand-frère Moussa et sa petite sœur Bayamé sont hébergés, ou plutôt cachés, chez l'oncle Massoudé à Brest. Ils fuient la misère et l'exploitation dont ils sont victimes dans leur pays ; mais faute d'argent pour payer le passeur et la traversée en cargo, le père a dû rester travailler dans la plantation de cacaoyers. Félix est vif, mature : c'est lui qui raconte leur quotidien, entre le deux-pièces de son oncle en journée et la cave où ils dorment la nuit. Sa mère trouve rapidement un travail non déclaré, son frère un petit job : l'avenir semble radieux, mais Félix ne supporte pas de rester enfermé. Ayant obtenu de faire des courses dans le quartier, il finit par se faire repérer et on

les dénonce. Ironie du sort, sa famille est arrêtée puis expulsée, alors que le jeune garçon réussit à échapper aux policiers. Commence alors pour Félix un long chemin, parsemé d'errances, de mensonges, de fuites ; deux ans de séjour clandestin en France, avec de nombreuses péripéties à la clé...

Ces trois courts romans se lisent facilement ; Félix est un personnage attachant qui voudrait vivre le plus normalement possible. Il sait qu'il porte les espoirs de sa famille mais souffre d'en être séparé. Bien que très intelligent, il se comporte parfois comme un garçon de son âge, sans réfléchir, de façon naïve ou irresponsable. Il n'accepte pas de voir ses proches baisser la tête et jouer les « bons immigrés » qui se fondent dans la masse, en se faisant remarquer le moins possible. Mais il est courageux et attire la sympathie. Il peut heureusement compter sur son oncle et sa tante, leurs amis, à Rennes, qui le font passer pour leur fils, ses copains français et surtout sur Flavie et son père Patrick qui l'hébergeront clandestinement à Lamballe. La décision de renoncer à la nationalité française, alors qu'on la lui offrait suite à son acte de bravoure (cf. l'actualité récente), m'a semblé conforme aux réactions d'un jeune adolescent de 12 ans désireux de retrouver les siens.

Et pour les plus âgés et/ou les plus murs, on pourra bien sûr proposer le magnifique roman de Laurent Gaudé, *Eldorado* (Actes Sud, 2006) qu'on trouve en poche.

DOCUMENTAIRES

On pourra compléter cette sélection par des documentaires sur le sujet. Les éditions **Autrement** proposent par exemple la collection « Français d'ailleurs » au format poche (4 titres sur les 11 parus, 4,95 €). Cette collection sur l'histoire de l'immigration en France, soutenue par la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, comporte un court récit centré sur un enfant immigrant en France, complété par un dossier documentaire et pédagogique.

Reem, Leila, Adama... tous Français d'ailleurs. Six histoires d'immigration pour comprendre les débats d'aujourd'hui, Valentine Goby et Ronan Badel, Casterman, 2016⁴.

Il s'agit de la réunion de cinq ouvrages déjà parus, plus un inédit qui présente l'histoire de Reem, jeune réfugiée syrienne. J'ai déjà eu l'occasion de présenter, sous forme unitaire (cf. ci-dessous), celle d'Adama⁵ et de Lyuba⁶, intitulée *Lyuba ou la tête dans les étoiles (2014) de Valentine Goby/ R. Badel* qui met en scène la vie quotidienne d'une jeune Rom en Seine-Saint-Denis.

On y trouvera en outre celle d'Antonio (Espagne 1936), de Leila (Algérie 1962) et de Thién An (Vietnam 1975). Lectures faciles, essentielles pour aborder le sujet avec les plus jeunes. Pour chaque opus vendu, un euro est reversé au « Réseau Éducation Sans Frontières » (RESF).

Adama ou la vie en 3D, Du Mali à Saint-Denis, Valentine Goby, illustrations d'O. Tallec. Français d'ailleurs, Casterman, 2015 (format poche).

Même si cette fiction-documentaire, située en 1988, a été rédigée il y a quelques années déjà, elle n'en reste pas moins d'une actualité brûlante. Adama commence à s'interroger sur sa culture d'origine lorsqu'un musicien malien ami, Ibrahima, est arrêté par la police pour être expulsé. Né en France, vivant dans la cité Louise Michel à Saint-Denis, ce collégien passionné de musique se demande alors pourquoi tant de Maliens quittent leur pays pour venir s'entasser en banlieue parisienne. Très impliqué dans les actions associatives, y compris à Kayes, sa ville d'origine, son père lui propose de l'accompagner pour l'inauguration d'une école qu'il a contribué à financer. Ce sera l'occasion pour Adama de découvrir ses racines, de mieux se connaître et de comprendre les motivations des candidats à l'immigration. Dossier, réactualisé, en fin d'ouvrage.

Les réfugiés et les migrants, Ceri Roberts, illustré par Hanane Kai, « Explique-moi », Nathan, 2017.

Pourquoi des gens décident-ils de fuir leur pays ? Quel est leur devenir ? C'est ce que cet album simple et complet se propose de présenter aux enfants ; il se met à leur portée et les implique, en veillant toutefois à ne pas

4. Coups de cœur en ligne « Printemps-Été 2016 », <http://www.revue-recherches.fr/?p=2445>

5. Coups de cœur en ligne « Automne-Hiver 2015 », <http://www.revue-recherches.fr/?p=1814>

6. Présenté dans le n° 61 de Recherches, 2014.

les angoisser. Des références et des mots expliqués en fin d'ouvrage. Une collection engagée, destinée à sensibiliser les enfants aux grands problèmes du monde contemporain, dont j'ai déjà eu l'occasion de présenter d'autres titres⁷.

***Enfants d'ici, parents d'ailleurs. Histoire et mémoire de l'exode rural et de l'immigration*, Carole Saturno, illustrations d'O. Balez, F. Burkel, B. Dubois, G. Dubois et R. Perrin, « Par quatre chemins », Gallimard Jeunesse, 2005. Nouvelle édition mise à jour en 2017.**

Une somme sur le sujet à travers l'histoire de 15 enfants dont les parents ou grands-parents ont quitté leur pays d'origine pour de multiples raisons. Cinq grandes périodes allant de 1850 à nos jours retracent les vagues d'immigration qui ont contribué à enrichir la France à tous points de vue. Chaque chapitre suit le même schéma : le récit d'un enfant détaillant ses origines et sa culture ; des repères historiques et géographiques qui le remettent en contexte ; des extraits de lettres et témoignages élargissant les propos. L'histoire singulière de chacun s'insère dans celle de l'humanité. Nombreux outils précieux en fin d'ouvrage.

QUELQUES FILMS SUR LE SUJET

Des films documentaires

***La ville monde*, Atarès Bassis, 2018.** Diffusé sur France 3 et projeté en salles, ce documentaire revient sur la création du camp de Grande-Synthe, La Linière, qui abrita pendant un an 2500 migrants avant d'être incendié.

***Central airport T.H.F*, Karim Aïnouz, 2018.** L'aéroport de Tempelhof à Berlin fut fermé en 2008, puis reconverti en parc urbain ; il est à présent devenu un centre d'accueil pour les demandeurs d'asile. Ibrahim, étudiant syrien de 18 ans, narre, durant un an, le quotidien des réfugiés qui y vivent dans l'attente de leur sort.

***Libre*, Michel Toesca, 2018.** Le documentariste, originaire de la vallée de la Roya, a filmé durant deux ans les actions engagées par l'agriculteur Cédric

7. Coups de cœur en ligne « Printemps-Été 2018 », <http://www.revue-recherches.fr/?p=5142>.

Herrou et d'autres habitants ou associations, afin d'accueillir les migrants qui traversent la frontière franco-italienne par la montagne. Souvent arrêté et menacé d'emprisonnement, cet agriculteur militant oblige l'État à respecter ses propres lois en matière de droit d'asile et de protection des mineurs. Le « principe de fraternité » a fini par l'emporter sur le « délit de solidarité », au prix d'un long combat.

***Le retour des frontières*, Simon Brunel et Nicolas Pannetier, 2017.** Au cœur même de l'Europe de Schengen, les frontières se réinstallent. Un paradoxe vu par le prisme de six frontaliers qui, après avoir connu le rideau de fer, puis l'ouverture, vivent de nouveau derrière des barricades. Édifiant !

***Les réfugiés de Saint-Jouin*, Ariane Doublet, 2016.** Suite à une délibération et un vote du conseil municipal, cette commune normande de 1800 habitants, où le Front National obtient 35 % des suffrages, a préparé l'accueil d'une famille de réfugiés syriens. Pendant un an, la réalisatrice a suivi l'aménagement du logement par des bénévoles, les réactions contrastées des habitants, l'inertie des pouvoirs publics dans l'incapacité de proposer une famille, alors même que le président Hollande avait sollicité les communes en 2015. La famille Hammoud sera finalement accueillie par le biais d'une association et l'on suit avec émotion le début de leur intégration dans la commune. Durement éprouvée, avec deux fils tués, un autre torturé, une fille blessée, cette famille engagée entame le parcours des demandeurs d'asile : on entend ainsi plusieurs récits tels qu'ils seront présentés à l'OFPRA, (Office français de protection des réfugiés et apatrides) ; et peut enfin s'abandonner aux plaisirs des retrouvailles (un fils et une fille étaient en France depuis trois ans) et d'une vie simple, tranquille. Ce documentaire, diffusé récemment sur France 3, traite sans pathos et de façon très concrète ce qui pourrait être un exemple à suivre : il y a 36 000 communes en France ! Deux phrases que je vous laisse méditer : « Je n'avais pas le rêve d'être réfugié » déclare un fils, journaliste en Syrie ; « Finalement, ils sont gentils » reconnaît un policier, porte-parole d'une population réticente...

***Fuocammare, par-delà Lampedusa*, Gianfranco Rosi, 2016.** Cette île de 6000 habitants a vu arriver, depuis vingt ans, 400 000 migrants dont 15 000 au moins sont morts. Refusant le sensationnalisme habituel et prenant tout son temps, le réalisateur est resté sur place plus d'un an afin de témoigner de deux réalités qui se côtoient sans pratiquement jamais se rencontrer, symbole de l'indifférence manifestée par l'Europe à l'égard de ceux qui risquent tout pour échapper à leur condition et le paient très cher, dans tous les sens du terme. Sa caméra suit d'une part le parcours de Samuele : le jeune garçon, âgé de 12 ans, ne se sépare jamais de sa fronde, aime chasser les oiseaux et

doit vaincre le mal de mer, car il sera pêcheur comme ses père et grand-père. D'autre part, le réalisateur donne à voir le travail, efficace et organisé, de tous ceux qui secourent les naufragés, puis s'occupent d'eux. Aucun commentaire n'accompagne les images, qui parlent d'elles-mêmes, aucun voyeurisme, beaucoup de distance, même si l'émotion affleure lorsque l'on voit des cadavres entassés dans une cale ou que le médecin, Pietro Bartolo, avoue son immense désarroi.

Des films de fiction

***Fortuna*, Germinal Roaux, 2018.** Fortuna, jeune Éthiopienne de 14 ans, a traversé la Méditerranée. Elle est recueillie par une communauté religieuse suisse qu'elle refuse de quitter, alors qu'un autre migrant prétendant la protéger l'a mise enceinte. Réalisé en noir et blanc, un film exigeant qui, au-delà du parcours tragique de tous ces migrants et de Fortuna, confronte les chanoines à une question cruciale : peuvent-ils encore invoquer le besoin de paix spirituelle pour éviter de voir la réalité du monde autour d'eux ? Tourné en décors naturels, sur les lieux-même qu'il évoque, ce film lent et esthétique fait la part belle à la spiritualité tout en délivrant un message politique.

***Amin*, Philippe Faucon, 2018.** Amin a laissé sa femme et ses trois enfants au Sénégal pour venir travailler dans le bâtiment en France. Balloté de chantier en chantier par son patron, il vit en foyer à Saint-Denis et retourne parfois au pays retrouver une femme qui ne supporte plus son absence, des enfants qu'il ne voit pas grandir et des frères qui comptent sur son argent pour monter une affaire. À l'occasion de travaux effectués chez elle, il rencontre Gabrielle, infirmière divorcée. À travers le sort d'Amin, c'est celui de tous les travailleurs immigrés travaillant en France pour nourrir leur famille (élargie) restée au pays – exil, déracinement, solitude, misère affective et sexuelle – qui est évoqué par petites touches, sans pathos, avec beaucoup de simplicité et de tendresse pour les personnages.

***Soy Nero*, Rafi Pitts, 2016.** Âgé de 19 ans, Nero Maldonado, né Mexicain, a grandi à Los Angeles ; depuis son expulsion, il n'aspire qu'à revenir clandestinement là où il se sent à sa place. Après avoir compris que le salut ne viendrait pas de son frère aîné Jesus, il s'engage dans l'US Army, devenant ainsi, comme tant d'autres étrangers, un « green card soldier » ; mais cela fera-t-il pour autant de lui un vrai citoyen américain et surtout à quel prix ? Une fable humaniste, dont le antihéros idéaliste, se heurte sans cesse à toutes sortes de frontières...

***Mediterranea*, Jonas Carpignano, 2015.** Deux jeunes Burkinabés émigrent vers l'Italie dans l'espoir d'y vivre mieux. Le spectateur vit avec eux les affres du voyage et se doute qu'ils ne sont pas au bout de leurs peines. Arrivés en Calabre et titulaires d'un permis de séjour provisoire, Ayiva et Abas connaissent la situation des travailleurs immigrés, soumis à l'esclavagisme et au racisme. Le premier accepte des travaux pénibles, non déclarés, tandis que le deuxième se révolte face à l'exploitation et au rejet. Un premier long métrage, inspiré de la réalité, notamment celle vécue par le comédien amateur interprétant le rôle d'Ayias, qui évoque la question des rapports entre l'Europe et les pays en voie de développement. Partir, rester ? La question n'est pas tranchée.

***Les mains en l'air*, Romain Goupil, 2010.** Cinquante-huit ans plus tard, Milana se souvient de l'élan de solidarité dont elle bénéficia. Scolarisée en CM2, la jeune Tchétchène fait partie d'une bande inséparable composée de Blaise, son amoureux, Alice, Claudio, Ali et Youssouf. Tout bascule le jour où ce dernier, sans papiers, est expulsé avec sa famille. Certains parents se mobilisent, Milana est hébergée par Cendrine qui la fait passer pour sa fille, mais ce sont surtout les enfants qui vont réagir. Film engagé, qui aborde les problèmes à hauteur d'enfant sur le ton de la comédie.